CHAPITRE V

LES PERVERSIONS ET LA VIE RELIGIEUSE

Parmi toutes les perversions, celles qui nous semblent être les plus fréquentes dans les limites de notre étude, sont l'homosexualité, l'auto-érotisme et le masochisme. D'autres formes peuvent se rencontrer mais d'une manière rlus accidentelle.

Par le biais de ses contre-façons, nous abordons ici le délicat problème de la vertu de chasteté. Il est certain que toute confusion entre les premières et la seconde, doit être écartée : le refus d'assumer profondément, au niveau de l'instinct, sa nature de femme ou d'homme ne peut être une valeur spirituelle et n'a de vertu que le nom. Il en est la plus extérieure des caricatures. La vertu, dans son but surnaturel exige d'une manière absolue, la reconnaissance d'une nature à partir de laquelle elle prend naissance.

"Dans le refus de l'instinct la vertu est impossible et notre vouloir peut s'acharner : il s'épuisera sans succés ou dans un succés relatif et fragile. Une attitude sans vérité profonde jusqu'aux sources de notre inconscient personnel n'est jamais vertueuse". La chasteté, régulatrice de l'instinct. ne veut pas anéantir cette force libidinale, moteur central de notre personnalité humaine, aliment de notre action, de nos pensées, de notre vie d'amour. Elle cherche, au contraire, à la canaliser, lui donner son maximum d'efficacité, quel que soit l'état de vie dans la quelle nous sommes amenés à la réaliser... Amour humain ou sacrifice pour Dieu de cet amour humain." (I)

⁽I) Dr. Jeanne LATIL "Les soubassements psychologiques de la vertu de chasteté" (conférence faite en 1960).

Dans une telle perspective, la découverte, chez un candidat à la vie religieuse, d'un indice actuel de perversion ayant joué un rôle dans l'attrait vers cette forme de vie (répulsion vis à vis du sexe opposé, désir morbide de souffrance, etc...) sous quelque prétexte que ce soit, doit inciter à une très forte réserve et prudence pouvant aboutir à une contre-indication formelle : la chasteté n'étant d'ailleurs possible, de l'avis de M. HESNARD, que chez les individus normaux. (I)

Absence de l'élément féminin.— Il semble clair en effet, que la vie religieuse offre, en apparence au moins, un refuge honorable à qui refuse la découverte profonde du sexe opposé nécessaire, psychologiquement, à la complétude du sien. Cette peur de l'engagement, vis à vis de la femme, plongeant ses racines dans la peur plus profonde de la vie instinctuelle, peut être une composante de la pseudo-vocation religieuse. Au contraire de la véritable, elle apporte une solution au problème sexuel, où -du moins- un semblant de solution en refusant de l'envisager dans sa véritable dimension.

Tabou sexuel. - Une telle attitude peut-être due, dans des proportions variables, à la persistance d'un "tabou" sexuel trop violent. La vie religieuse, faisant obstacle à la réalisation de la sexualité normale, va favoriser la régression de la vie instinctive à un stade infantile précedipien où elle est restée fixée, à la suite de circonstances traumatisantes.

En même temps, la persistance de tendances inconscientes infantiles, entretenant un sentiment morbide de culpabilité, l'engagement dans la vie religieuse apparaît comme un phénomène <u>d'auto-punition</u> (élément masochiste).

⁽I) HESNARD. "Manuel de sexologie" P.389 - 1951.

Ainsi donc, satisfaisant, à la fois, -mais d'une manière névrotique - l'instinct et la culpabilité, la vie religieuse apparaît comme la solution "économique".

Il faut souligner ici, la fréquence de cette attitude chez les femmes. Il faudrait aussi préciser que c'est à peu près uniquement de ce que NACHT appelle "l'homosexualité-névrose" et qu'il oppose à "l'homosexualité perversion", que nous aurons à étudier ici."...L'assouvissement d'un désir "interdit" est la marque d'une organisation morbide spécifique : la perversion. A ce "passage à l'acte", (certains psychanalystes) rattachent d'autres signes qui avec lui, caractérisent le fait pervers et l'opposent au symptôme névrotique...Alors que c'est un acte, une manifestation, un "plus" qui caractérise cliniquement la perversion, c'est au contraire un manque, un défaut, un "moins" -absence de désir, défaut de sensibilité ou de motricité, absence de plaisir qui caractérise le trouble sexuel de nature névrotique (PASCHE et RENARD). La genèse de l'homosexualité a fait couler beaucoup d'encre et il est probable que différentes intrications sont possibles entre les divers facteurs qui sont à l'origine de cette perversion.

Sans que l'on puisse préciser le rôle d'un facteur "constitutionnel" plus ou moins admis selon les auteurs, la méthode analytique décrit les facteurs psychiques : mauvaise résolution des conflits oedipien et de castration et régression de la libido à une fixation infantile. D'où, là encore, l'importance de l'influence parentale dans l'enfance et particulièrement au moment du choix objectal.

Dans l'homosexualité <u>masculine</u>, on remarque le rôle que joue la mère quand elle apparaît comme l'autorité captatrice et castatrice (mère phalique) en face d'un père effacé, indifférent ou absent, ne proposant pas à l'enfant le modèle nécessaire, ferme et réservé, à l'identification virile.

"L'homme homosexuel s'identifie à sa mère frustratrice et comme elle, il aime les hommes" suivant l'universelle tendance à devenir l'objet que l'on ne peut posséder, l'identification se substituant à l'amour objectal (régression). A cette forte influence maternelle, pourrait succéder une intervention paternelle trop tardive, survenant sur une vie sexuelle déjà anormalement orientée et accentuant la déformation au lieu de la neutraliser.

Inversement l'absence ou l'insuffisance de l'influence maternelle à la uelle se substitue les soins d'un père sur lequel va s'effectuer la fixation, peut être retrouvée. "L'éducation des garçons par des personnes du sexe masculin, paraît avoir favorisé le développement de l'homosexualité" (FREUD).

A la résolution "négative" du complexe d'oedipe, s'ajoutent des éléments qui différencient les types d'homo-sexuels, dus à une fixation orale (narcissique) ou anale, ou à une combinaison des deux. (FENICHEL).

Dans l'homosexualité <u>féminine</u>, le mécanisme serait symétriquement opposé, avec prédominance d'une influence paternelle désexualisante en face d'une mère estompée ou inexistante. Elle trouverait aussi son origine dans le complexe de castration; la vue des organes génitaux masculins pouvant entrainer le désir d'expulsion de l'organe mâle avec régression au premier attachement maternel, et donc homosexuel chez la fille. L'aptitude à la violence passive disparaît, remplacée par une agressivité de forme masculine et elle aime la mère comme le père frustrateur auquel elle s'identifie.

Pour FENICHEL, le choix homosexuel serait dû surtout à la peur et à l'angoisse de la castration. La curiosité qui entraine l'homosexuel à constater chez son partenaire la présence des organes qu'il a peur de perdre lui donne sécurité et assurance, l'autre étant l'inconsciente projection de luimême. Cet auto-érotisme, ce narcissisme érotique signe l'échec

du processus qui aurait dû l'amener au plein épanouissement de sa sexualité, dans le rapport hétérosexuel.

Pour HESNARD, une certaine facilité à la sublimation caractériserait un certain nombre d'homo-sexuels, "le processus homosexuel étant fréquemment dissimulé sous les apparences en même temps ennoblissantes et déconcertantes de la culture morale" chez des individus peu névrosés. Pour d'autres, seul l'élan sexuel normal est susceptible de sublimation véritable, celle-ci réclamant donc une remise en direction normale de la libido.

Dans quelques cas, et dans des rapports étiologiques discutés, s'associent à l'homosexualité la <u>névrose</u> et les <u>troubles endocriniens</u>.

Pour FREUD, "la névrose est le négatif de la perversion", soit que les forces de l'instinct s'épanouissent librement et c'est la perversion; soit que, condamnées par la morale et la Société, elles se trouvent refoulées et c'est la névrose. Pour d'autres, l'élan sexuel normal est contrarié dans les deux cas, mais, perverti, il peut demeurer infantile - et c'est la névrose qui prédomine - ou au contraire, aboutir à son but et se réaliser dans la perversion. Il y aurait ainsi un palancement entre névrose et perversion, balancement représenté dans certaines familles de névrosés où l'on compterait parmiles enfants, soit des pervertis, soit des névroses, soit à la fois des névropathes et pervers.

Dysendocrinie: S'il est satisfaisant pour l'esprit de pouvoir reconnaître, sur un terrain pervers, un disfonctional ment endocrinien d'origine testiculaire ou surrénalienne (MARANON - KRETSCHMER) qui permettrait d'établir avec la perversion une relation de cause à effet, il faut admettre qu'en fait, cela est loin d'être la règle. Un trouble fonctionnel des glandes endocrines ne suffit pas à expliquer et à provoquer une homosexualité, d'une part.

D'autre part, la perversion est fréquemment compatible avec un système endocrinien normal, sans le moindre indice morphogénétique d'intersexualité (féminisme chez l'homme et virilisme chez la femme).

Ce bref exposé laisse deviner avec quelle particulière attention deivent être examinés les postulants à la vie
religieuse, présentant certaines tendances homosexuelles latentes : un "altruïsme" trop évident chez un indivinu frès
passif qui prend figure de charité et de dévouement, la nécessité d'amitiés particulières, l'attrait trop exclusif pour
les mouvements de jeunes (en particulier du même sexe) sons
couvert de spécialisation dans l'apostolat, l'absence de préoccupations sexuelles et l'adoption trop facile d'une vie de chasteté exempte de difficultés...

"Une chasteté sans effort, surtout chez les jeunes en plein développement effectif, témoigne d'une structure nevrotique. Que ce soit un manque d'attrait ou une véritable répulsion, le psychologue ne peut que suspecter l'existence d'interdictions inconscientes où la vraie morale n'aurait rien à faire et au contraire, souvent à perdre." (I)

Là aussi, l'interprétation se doit d'être prudente, paisible et éclairée pour ne pas risquer de confondre ce qui appartient à la phase pubertaire et qui est classique et passager, avec des troubles névrotiques plus profonds et sous jacents, que l'analyse mettra en évidence.

Tel religieux n'aveit présenté sur le plan de la chasteté aucun trouble ni aucune difficulté jusqu'à l'âge de 26 ans, lorsque, brutalement, lors de circonstances traumatisantes, se révélèrent de violentes tendances homosexuelles qui le firent très rapidement passer à l'acte avec des partenaires de race et de religion différentes, ce qui atténuait, à ses yeux, la gravité de la faute et la rendait quasi sans importance.

⁽I) NODET. "Etudes carmélitaines"
Direction spirituelle et psychologie P.295

Il nous semble quede tels "silences dans le domaine sexuel " chez le jeune, devraient systématiquement commander une exploration du psychisme profond ou du moins rendre excessivement réservé, sur l'authenticité d'une vocation. Chez de jeunes-gens (ou religieux), le désir de "voir" les organes sexuels des autres, soit de leurs condisciples, soit d'enfants plus jeunes, les entrainent à développer toute une stratégie pour aboutir à leur fin, lors de promenades ou en toute autre circonstance favorable, prétextant une envie d'uriner, par exemple et y invitant les autres.

Ce désir de voir est angoissant et sécurisant répondant à la double tendance du désir de garder et de la peur de perdre ce qu'ils ont et qu'ils découvrent chez les autres. Une telle attitude est sécurisante, en effet, car le sujet peut se dire que les autres sont comme lui et qu'il n'est pas le seul à posséder un pénis qu'il a tout à la fois, envie et peur de perdre.

De telles attitudes chez des postulants dépourvus de toute autre préoccupation sexuelle, doivent orienter les recherches vers une homosexualité plus ou moins avouée qui peut entrainer parfois des décharges agressives (colères, mauvaise humeur, coups et brutalité parfois, en particulier avec des enfants et sous pretexte de correction) sur l'objet libidinal lui-même ou sur d'autres.

Misogynie: La misogynie accompagne souvent l'homosexualité chez les hommes. Elle est caractérisée par une
"horreur de la femme" et de tout ce qui est féminin ou du
moins qui le parait au sujet. Quelque soit la prétention
d'une telle attitude ou la théorie dont elle se prévaut,
elle est toujours un refus du sexe féminin chez l'homme et
par conséquent, trouve ses racines dans une libido infantile
fixée au même sexe.

Inversement chez la femme on peut trouver une tendance à mépriser l'homme et à considérer toute manifestation virile comme brutale.

La misogynie peut trouver son explication dans le raisonnement inconscient suivant : la femme n'a pas de pénis il lui manque quelque chose. Or, ce qui est dit des organes génitaux peut se dire par extension de la tête et de son contenu. D'où le pas aisément franchi qui permet d'attribuer à la femme un manque de cervelle qui la rend méprisable. "La femme n'est rien...vous n'êtes que des femmes!

A certaines époques, la misogynie semble marquer l'attitude et l'orientation de congrégations religieuses entières ; elle se cache souvent sous une expression qui se voudrait humoristique, mais qui n'en traduit pas moins un refus latent du sexe féminin.

Dans la vie religieuse féminine, la misogynie se réfugie fréquemment derrière une spiritualité volontariste et qui se veut "virile". C'est ainsi qu'en cours d'analyse, une religieuse résistait à l'idée d'accepter sa féminité profonde en reprochant à l'analyste (femme) d'avoir trouvé pour elle même un métier d'homme et de vouloir lui imposer - par contre - une condition féminine humiliante.

Souvent, alors, dans cette perspective misogyne, la vie religieuse, avec ce qu'elle a de difficile, joue le rôle de compensation. Y entrer, c'est accdéer à une forme de vie virile et libératrice!

+

AUTOEROTISME. C'est un phénomène très répandu que l'autoérotisme. Il est la marque d'une psychologie inachevée dont le degré de fixation à une phase infantile (orale ou anale) peut être plus ou moins grand. Les manifestations autoérotiques vont souvent de pair avec une certaine faiblesse psychique qui n'ose aborder la vie instinctuelle dont elle a peur, dans toute sa vigueur. Le sujet tend alors à réaliser sur luimême, avec ou sans fantasmes, des désirs sexuels qui ne seront jamais totalement satisfaits et qui seront la source d'une culpabilité morbide constante. La masturbation est la pratique autoérotique de beaucoup la plus fréquente.

Certains "autoérotiques" entrent dans la vie religieuse, dans le double but, plus ou moins conscient, se punir de leur masturbation, avec le secret espoir que le style de vie adopté va les débarrasser de leur "vice". Et c'est en effet ce qui se passe pendant un temps plus ou moins long. Mais ce refoulement d'un instinct insatisfait mobilise une grande partie des forces de l'individu. Lorsque cette énergie devra s'appliquer ailleurs lors d'un évènement traumatisant quel-conque, d'un changement de charge ou de situation, la tendance à l'autoérotisme, démuselée, réapparaîtra soudainement sous une forme ou sous une autre. Ce risque est grand en particulier au moment des périodes difficiles de la vie religieuse, au moment des "crises".

La rigidité morale du genre de vie peut même se révéler comme le moyen d'entretenir certaines sensations autoérotiques.

Qu'on en juge plutôt par l'observation de ce jeune religieux, originaire d'Afrique du Nord, d'une trentaine d'années, en cours d'analyse m

Il rêve que l'analyste l'oblige à porter une culotte trop large. Au cours du traitement, la largeur, le laisser-aller, le côté facile de l'analyse, au point de vue moral, lui font regretter la rigidité morale. la règle, la contrainte de la vie religieuse. "Les analystes sont relachés; le monde religieux est strict, rigoureux." Et, dans le déroulement associatif, il en arrive à dire que cette contrainte même, représentée symboliquement par la culotte serrée, éveillait des sensations auto-érotiques auxquelles il tenait très fortement. Pour en conserver la jouissance dont la cure risquait de le priver, il dénonçait le relachement moral analytique, camouflant ainsi habilement, sa tendance perverse au nom même de la morale et de la religion.

LE MASOCHISME. - C'est bien dans une perspective "masochiste", qu'apparait la vie religieuse, dans la mesure où elle est surtout envisagée comme l'interdiction morale de plaisirs défendus, donnent le maximum de garantie pour éviter une jouissance coupable... Et rien ne ressemble à la véritable abnégation et au renoncement authentique comme cette conduite menant à l'échec et au refus de toute joie, qui prend ses racines dans un conflit infantile mal résolu. Vues de "l'intérieur" pourtant, ces deux attitudes sont radicalement différentes : la première, dans l'accès à un renoncement conscient utilise les forces sublimées à la recherche d'une satisfaction plus totale et déjà possédée en espérance. Sa marque est la joie et l'aisance, l'utilisation des créatures dans l'action de grâces. La seconde, dans la poursuite de la satisfaction immédiate et inconsciente, s'épuise dans une insatisfaction toujours renouvelée. Sa marque est la tristesse et l'impossibilité de se dilater en action de grâces dans l'usage - même permis des créatures.

Celle-ci est la caricature de celle-là.

Et ceci, parce que, lors du complexe d'OEdipe, déjà, l'attitude de l'enfant a été la caricature de celle qui devait l'amener à renoncer à posséder sa mère, à "renoncer" à cette possession qui revenait au père et à trouver dans l'identification à ce dernier, la promesse, en même temps que déjà, la possibilité de jouer, pour lui-même, le rôle du père dans la maîtrise assurée d'une situation future. En même temps, ce renoncement à "son" désir immédiat, lui aurait appris la nécessaire médiation d'un autre, le père, pour se rendre présent à son véritable MOI.

Dans la genèse du masochisme, il y a échec de cet apprentissage du renoncement et de cette révélation par l'autre du futur MOI. Le père pour l'enfant devient le rival, obstacle qu'il faut abattre, ce que le "SURMOI" ne peut admettre, d'où culpabilité qui va diriger vers le "MOI" l'agressivité ayant pour but inconscient le père.

Ou encore, le père devient la projection du MOI à travers lequel toute satisfaction est permise, dans la soumission inconditionnée et passive à sa toute-puissante autorité. Les deux situations sont souvent réalisées dans les phantasmes du masochiste : désir de mort et de meurtre du père, abandon passif, dans les rêves, à la brutalité d'un autre avec satisfaction érotique.

"La transformation de l'agressivité par la peur, constitue l'essence même du masochisme. Le masochiste se maltraite lui-même comme il maltraiterait ceux à qui il en veut s'il le pouvait. Il se maltraite d'autant plus, qu'il les aura aimés davantage, puis haïs, donc craints.

De tous temps, les hommes ont su que l'amour peut nse résoudre en haine. Le caractère masochiste en est une conséquence. Seulement chez lui, la haine est intériorisée, infléchie, retournée contre le MOI.

La tendance si caractéristique du masochiste à la provocation pour but encore de permettre au sujet de se prouver à
lui-même qu'il a raison, qu'il a le droit de haïr puisqu'on
le maltraite. Mais, même ainsi justifiée, c'est contre luimême qu'il retourne sa haine. C'est un surmoi exerçant ses
fonctions avec une excessive rigueur qui peut être rendu
responsable de cette réaction. La sévérité du surmoi est de
toute évidence, l'élément caractéristique de la structure du
masochiste. Ce surmoi sévère, dur, cruel, peut reproduire
l'attitude parentale telle qu'elle s'était réellement manifestée. (I)

Dès lors, il est aisément compréhensible qu'une composante masochiste puisse entrer dans les motivations inconscientes de la vie religieuse, envisagée comme le moyen d'alimenter le besoin de souffrance et de frustration paradoxalement lié au besoin intense d'être aimé. "Marqué par la déception, le masochiste la provoquera et la fera renaître toujours, parce que cette déception renouvelée lui permet,

⁽I) NACHT. "De la pratique à la théorie psychanalytique." P.35 - P.U.F. PARIS 1950.

comme jadis, de vivre l'amour dans la haine, mais une haine cette fois infléchie sur lui-même." (1)

Et plus encore, à l'intérieur de la vie religieuse, les pratiques de mortification intempestive chez un individu triste et insatisfait chronique de lui-même devront apparaître suspectes de masochisme même si elles ne sont pas accompagnées d'émoi sensuel ou de satisfaction d'allure morbide.

Une jeune fille désirait entrer au cloître. Or cette aspiration opinfatre se doublait d'une incapacité manifeste à profiter de la joie et de la détente qu'accordent à l'individu normal de multiples occasions et qui n'ont rien de répréhensible : réunion d'amis, plage, distractions les plus anodines... Elle y participait avec une gaité dont l'exagération même disait combien elle était forcée et, lors de confidences, elle avouait combien elle était profondément triste et combien son apparent dévouement lui pesait : ce pseudo devoir de charité cachait mal l'évidente complaisance qu'elle prenait à le remplir...Tout dans sa vie, refletait son intense besoin de souffrance, jusqu'à sa manière même de prier, comme perpétuellement accablée, courbée, écrasée par on ne savait quel poids intolérable, qu'elle ne pouvait que porter seule.. et cette attitude contrastait violemment avec le sourire "héroïque" qu'elle arborait quelques instants plus tard. Elle finit d'ailleurs par faire un épisode tuberculeux qu'elle acceptât avec la même fausse joie et le même faux détachement...justifiant à propos et son besoin de souffrir et celui d'expier une énorme cul pabilité infantile.

Ajoutons que son désir d'entrer en religion se trouvait constamment alimenté par les contradictions mêmes que la plus grande partie de son entourage ne manquait pas de lui opposer. Plus que tout autre mécanisme peut-être

⁽I) NACHT - "De la pratique à la théorie psychanalytique" P.35 P.U.F. PARIS 1950.

le désir contrarié contribuait à satisfaire son besoin de souffrance : il signifiait : pleurs, incompréhension, échec, en même temps qu'elle se trouvait être le centre des préoccupations (souvent apitoyées) de beaucoup...L'agressivité qu'elle éprouvait vis à vis de son directeur de conscience complétait le tableau, et ne justifiait pas l'incompréhensible soumission à ses conseils.

On voit là que religion et cloître apparaissent comme la projection d'un surmoi tyrannique tandis que, trop faible pour tenter de recouvrer sa liberté, le moi cherche à se délivrer de sa culpabilité et de son angoisse en se pliant à ses désirs toujours plus exigents, prix - pense-t-il - de la paix de son âme retrouvée.

Ce "masochisme moral" peut ne pas être accompagné de la recherche de douleurs physiques, mais se satisfait toujours dans la "faillite et l'humiliation", parfois sans rapport visible avec la sexualité...Il s'exprime souvent -sous couvert d'obéissance inconditionnée- dans une démission totale, dans l'amour des humiliations pour elles-mêmes, dans une certaine aptitude à s'exposer trop volontiers aux critiques d'une prétendue "correction fraternelle".

A côté de ce masochisme moral, existe un masochisme plus directement en rapport avec la sexualité: le "masochisme érogène", dans laquelle - comme l'a montré FENICHEL - entre une
composante sadique s'exerçant sur un objet introjecté (autodestruction) que remplace le Moi. Dans ce cas, les mortifications et la souffrance sont accompagnées de réactions sensuelles plus ou moins avouées et qui, en général; finissent
par inquiéter le sujet:

BETRNAERT cite le cas d'un jeune-homme qui ne pouvait se mettre en prières qu'après avoir pratiqué sur lui certaines manoeuvres (pincements, piqûres..) provoquant de violentes réactions sexuelles, tout en pensant aux douleurs du Christ en croix.

Ce n'est qu'après, qu'il retrouvait sérénité et calme, et priait. (I)

Un jeune religieux, au cours d'une analyse, avouait qu'il passait des heures à la chapelle en ne faisant rien d'autre que de porter une ceinture de fer qui paralysait toute prière et toute opération de l'esprit.

"Chez les ascètes, luttant pour mortifier leur chair, l'acte même de mortification, témoin d'une sexualité bloquée, donne un plaisir masochique. Ce type de masochisme est en règle général, très anal, étant caractérisé par la rétention et la capacité de tension. "L'ogueil de souffrir" exhibé par beaucoup d'enfants, essayant ainsi de nier leur faiblesse en soutenant la tension, est en relation avec ce type de masochisme. L'analyse de cet orgueil ascétique montre régulièrement qu'il contient l'idée d'auto-sacrifice dans le but de regagner le droit à participer à l'omnipotence, l'orgueil signifiant le triomphe, l'atteinte de l'omnipotence. "Je me sacrifie pour la grande cause et ainsi la grandeur de la cause retombe sur moi". C'est ce que font les prêtres qui se chatrent afin de se donner à Dieu. Leur auto-castration est un moyen d'entrer dans la grande union protectrice. (2)

+

⁽I) L. BEIRNAERT "Illusion et vérité dans le renoncement". Christus N° 9 - P.39/5I.

⁽²⁾ FENICHEL - Op. Cit. P.44I.

Parmi d'autres perversions que l'on peut rencontrer dans la vie religieuse, mais d'une manière moins fréquente, il faut citer le fétichisme.

Pour FENICHEL cette perversion trouve aussi son origine dans le complexe de castration. Le fétichisme, pour lui, ne consiste pas dans l'hypertrophie d'un instinct infantile partiel "mais dans la fonction de négation de la crainte de la castration". Le fétiche - et déjà FREUD l'avait montré - est toujours un symbole phallique, ayant valeur de "pénis féminin" qui rassure sur l'impossibilité de perdre le sien.

Ce fétiche et lui seul provoque l'excitation sexuelle et cette érotisation d'un objet donné peut être longtemps cachée et se révéler brutalement lors de circonstances particulières.

Dans les antécédents personnels, et infantiles du fétichiste, on retrouve fréquemment une conduite de refus et de négation de ce qui est vrai, mode de défense du moi qui va persister dans la perversion.

Observation: Un jeune religieux manifestait pour les pantalons courts, un intérêt érotique violent. L'analyse révéla qu'il avait vécu dans une famille où régnait en maître le tabou sexuel. Or, étant enfant, il surprit un jour, au bord d'une berge, quelqun qui se déshabillait. Le traumatisme de la vision adulte éveilla alors un double désir impulsif : désir de cacher et désir de voir. Cette double impulsion se satisfît dans le compromis que représentait le "short" qui rapprochait de la vision directe tout en ne l'acceptant pas complètement (analité). D'où l'impulsion à remplacer de temps en temps le pantalon par le short, doué d'un fort pouvoir érogène. Il édifiait alors tout un système de justifications pour aller à l'encontre de la règle qui obligeait à porter le pantalon sous la soutane.

Quelque soit la déviation de l'instinct sexuel, le pervers ne peut pas vivre une vie de chasteté. Celle-ci exige la reconnaissance d'une libido normalement orientée qui, seule, fait parvenir l'individu à la véritable relation objectale.

L'attitude oblative que nécessite l'acte sexuel pour être pleinement ce qu'il doit être : la rencontre de deux personnes dans l'amour, est l'aboutissement d'une libido normalement orientée. Or, cette disposition d'oblation véritable résume toute la vie du religieux. Ses forces instintuelles sublimées et non déviées permettent l"offrande" qu'il fait de lui à son Dieu.

La perversion est un obstacle àbcette offrande et l'impossibilité d'y parvenir, puisque les forces libidinales sont mobilisées dans un autre but, montre assez l'incompatibilité qui existe entre perversion et vie religieuse.

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

CHAPITRE VI

PSYCHOSE ET VOCATION RELIGIEUSE

C'est un phénomène beaucoup moins fréquent de voir des psychotiques orientés vers la vie religieuse. Pourtant le problème mérite d'être abordé car, s'il se pose relativement peu fréquemment dans le cas de la vie religieuse qui mène au sacerdoce, il faut reconnaître qu'il n'en est pas de même en ce qui concerne l'admission à une vie religieuse (émission des trois voeux perpétuels) qui ne prépare pas au sacerdoce : nous voulons parler ici de ce que l'on nomme dans certains ordres "les frères convers" et dans d'autres, "les frères coadjuteurs ".

Il semble, en effet, que orientée principalement vers le tavail manuel, délivrée de toutes les exigences de l'état sacerdotal, cette forme de vie puisse apparaître comme l'idéal de la sécurité à celui qui, incapable de s'adapter à la réalité du monde, s'enferme pour y vivre dans un petit univers personnel mais grandement pathologique. Pour un directeur de conscience, comme pour un médecin, dont on a sollicité l'avis, ce peutêtre une tentation de faciliter que d'accepter un compromis, précisément, entre cette forme de vie religieuse, moins ouverte, en apparence, à l'apostolat direct et aux relations sociales et un désir pathologique de fuite du monde. Que cette considération - qui n'est pas sans fondement - nous donne l'occasion de préciser que, bien que le sacerdoce en soit exclus, il s'agit pas ici d'une forme de vie religieuse " inférieure " ou de moindre valeur que n'importe quelle autre. Elle exige, nom même des relations qu'elle prétend vivre avec Dieu et avec les hommes, une maturité affective aussi "adulte " et harmonieuse que n'importe quelle autre forme de vie ou d'engagement digne de l'homme.

D'ailleurs, ici, peut-être plus que dans une vie sacerdotale où certaines qualités intellectuelles peuvent masquer -, voir même compenser - certaines déficiences, l'adaptation à une vie de communauté profonde et autenthique sera l'un des principaux critères d'une vocation possible.

Dans un article consacré à ce sujet, MOORE préconise différentes méthodes pour écarter de la vie religieuse les individus prépsychotiques au moment où ils sollicitent leur admission (1).

Il ne s'agit pas tant pour nous, ici, de faire une étude de toutes les psychoses que de dénoncer les "terrains" sur lesquels elles se développent avec prédilection.

Nous nous attarderons d'abord à la description des formes de début de la <u>schizophrénie</u>(Démence précoce) qui frappe souvent le jeune homme ou la jeune fille à l'âge du noviciat ou durant les premières années de vie religieuse.

Il semble, en effet, que, soit à cause de leurs signes d'emblée caractéristiques, soit à cause de leur apparition tardive dans la vie de l'individu, les autres psychoses décrites dans le cadre des " paranoias " se retrouvent moins à l'âge où l'homme orientesa vie habituellement.

LA SCHIZOPHRENIE:

Après KRAEPELIN qui remarquait que les états dits d'hébéphrénie, de catatonie et de démence paranoïde n'étaient que trois aspects d'une affection psychotique évoluant vers le même but (désagrégation psychique avec troubles prépondérants de l'affectivité) "la démence précoce", BLEULER et MINKOWSKI introduisent et précisent la notion de "schizoprénie" qui finalement s'impose, mettant l'accent sur la dissociation fondamentale de la personnalité, avec repli sur soi, perte du contact vital avec la réalité.

Dans une autre étape, à un concept bien défini de la

^{(1) -} Vie spirituelle - supplément n° 45 1958, p. 188

schizophrénie devenue une entité morbide, tend à se substituer la notion de "types de réaction "schizophréniques se diversifiant selon leur caractéristique essentielle (HOFFMANN, KRETSCHMER, KAHN....)

DALBIEZ, dans son étude sur la Méthode psychanalytique, met en évidence le rôle qui revient à la méthode d'investigation freudienne dans les travaux de BLEULER et de MINKOWSKI sur la schizophrénie. Déchiffrage du symbolisme des rêves, "sens" des symptômes... transposés dans le monde de l'aliénation mentale s'avèreront être des moyens de pénétrer plus avant dans le monde déréistique et autistique jusque là impénétrable. Les travaux de M.A. SECHEHAYE (1) sembleraient apporter la preuve de la valeur de cette méthode de recherche, dans ce domaine.

A sa période d'état, le syndrôme schizophrénique se caractérise par trois séries de symptômes, classées par H. EY sous trois rubriques :

- la discordance : défaut de cohésion et d'unité de la conscience et de la personnalité, atteignant les sphères affectives, intellectuelles et la sphère du comportement. Les caractères généraux de cette discordance sont :

l'ambivalence sur les trois plans : intellectuel (affirmation - négation), affectif (amour, haine), volitionel (veut et ne veut pas).

la bizarrerie

<u>l'impénétrabilité</u>: le malade échappe aux moyens ordinaires de connaissance et d'investigation, devient énigmatique.

<u>le "détachement</u>" traduisant une perte de contact vital avec le réel (MINKOWSKI), une introversion (JUNG) telle que toute ouverture sur le monde extérieur devient impossible.

- <u>le délire</u> : de type paranoïde, altérant les structures profondes de la personnalité, pouvant revêtir bien des formes, toujours empreint d'un caractère d'étrangeté radicale.

^{(1) -} M.A. SECHEHAYE " Introduction à une psychotérapie des schizophrènes - P.U.F. Paris 1954.

La formulation des thèmes reste abstraite et incohérente et évolue vers une imperméabilité progressive. Pour les psychanalystes, le délire est la projection d'un univers imaginé par un MOI psychotique, ne pouvant résister à l'envahissement des forces instinctuelles, pour échapper à la réalité du monte extérieur devenu intolérable. Pour SECHEHAYE rechercher le pourquoi de cet éloig, ement de la réalité, c'est mettre en évidence la "fonction" de la maladie.

-l'autisme: attitude du malade qui vit dans un univers intérieur (sans relation avec le monde extérieur) " seul capable de lui apporter les satisfactions vitales que la réalité lui a refusées ". L'impérieux besoin de satisfaire les tendances inconscientes ont amené la regression à un stade de l'évolution infantile où le malade était " fixé " et le monde de ses fantasmes devient pour lui le monde de la réalité. D'où l'importance, en présence de tels malades, de la recherche du niveau de régression pour mieux comprendre les réalisations symboliques et la nécessité d'une "observation fonctionnelle " prenant son point de départ dans le malade lui-même (SECHEHAYE).

Ce syndrôme schizophrénique très rapidement décrit peut apparaître - dans une <u>forme aiguë</u> - d'emblée présentant l'aspect classique, parfois à la suite d'un traumatisme affectif ou en réponse à une agression infectieuse, traumatisme ou toxique, jouant le rôle de facteur déclenchant.

A l'opposé, la schizophrénie peut se constituer d'une manière insidieuse et progressive - Schizo. incipienset, dans le cadre de notre étude c'est cette forme qui retiendra surtout notre attention.

Conditions d'apparition - terrain. -

I. - <u>Biotypologie</u>: Tous les auteurs ont remarqué l'aspect particulier de bien des schizophrènes et c'estè KRETS-CHMER, surtout, que l'on doit une description et une classi-

fixation des différents types. Sur des statistiques très importantes (5.233 cas), il donne une proportion de 50,3 % de l'eptosomes 3, 16,9 % d'athlétiques, 13,7 % de pycniques, le reste étant de type dysplasique et non caractérisé.

Le schizophrène leptosome, asthénique, longiligne, présenterait principalement un profil angulaire, à nez long, à la peau tendue sur les crêtes osseuses, mince, pâle, pauvre en graisse. Le crâne serait petit avec une chûte raide de l'occipital. Ce qui frapperait d'emblée, serait, avec la longueur du nez, l'hypoplasie du maxillaire inférieur. Chez la femme, en outre, l'aspect ratatiné de la peaudu visage.

Les caractéristiques de l'athlétique seraient outre la forme ovoïde du visage, ume tête haute et rude, au relief osseux accentué, protubérance occipitale, menton haut et parfois en galoche; tandis que le "circulaire pycnique" présenterait un crâne profond, large rond, pas très haut, des bajoues et un double menton; l'ensemble, aux faibles courbures donnant une impression d'harmonie, surtout chez les sujets jeunes (1).

2. - Comportement familial, social, (communautaire).

Les bizarreries du comportement sont particulièrement suspectes et doivent être recherchées.

Manque de naturel et de souplesse qui peut aller de " la distinction aristocratique " au manièrisme. Timidité, crainte de s'engager soi-même dans une conversation ou retrait gêné en présence d'une discussion mouvementée à laquelle le sujet assiste sans prendre part. Longue crise de bouderie où, rétracté, le malade s'enferme au moindre prétexte ou sans raison apparente.

L'isolement est soudain recherché, durant une période plus ou moins longue, toute gaieté, toute résonance avec le milieu ayant disparu, vivant dans sa famille ou sa communauté

^{(1) -} KRETSCHMER - " Psychologie médicale " - G. DOIN & Cie.
PARIS 1956.

comme séparé des autres. Dans ses rapports sociaux, une sorte de jeu remplace les relations vivantes et sympathiques qu'il pouvait avoir.

L'humeur peut être ainsi tout à tour enjouée, sombre, querelleuse, hostile, passant de la tristesse à l'euphorie, dans un comportement social souvent surprenant, allant de l'ouverture la plus cordiale au repliement le plus farouche et le plus imprévu.

Les actes cocasses, même s'ils sont isolés doivent toujours retenir l'attention. On les trouve choquants, capricieux, ils ont déjà toute une signification symbolique inacces:sible à l'entourage qui les qualifie d'absurdes. Parfois, la conversation (ou l'anamnèse) permettra d'en retrouver certaines trâces dans le passé plus ou moins proche du malade. Un malade de 30 ans (environ) et qui se sentait attiré par une forme de vie religieuse se souvenait avoir enterré, à 18 ans, un papillon qu'il avait jadis tué et conservé entre les pages d'un dictionnaire. Il décrivait dans tous ses détails la scène sans pouvoir contenir une violente émotion à son souvenir... Une très longue conversation avec une étudiante, préoccupée de surnaturel et se demandant si elle avait la vocation ne révélait rien qui ne sembla insolite, quand elle finit par confier à son interlocuteur que, quelquefois elle entrait dans des églises (ce n'était que par périodes) et que posant des questions devant les statues des saints cellesci lui répondaient en inclinant affirmativement ou en secouant négativement la tête. Absolument rien d'autre ne laissait supposer l'existence d'hallucinations.

Les préoccupations intellectuelles tournent souvent autour des grands thèmes philosophiques, sociaux, religieux alors que le malade n'a pas les moyens ni les qualités suffisantes pour les entretenir véritablement. Les jugements restent stéréotypés, vagues, la pensée "n'accroche pas", les déductions apparaîssent sans valeur, à travers un vocabulaire assez

vague, et n'aboutissent jamais à l'élaboration d'idées fermes et précises, ni à l'engagement ou au comportement que de tels discours pourraient laisser supposer... et ces rêveries intellectuelles sont prises pour la réalité. Le malade dont nous avons parlé plus haut déclarait avoir trouvé trois principes pour communiquer avec Dieu dans la prière, mais quand on les lui demandait avec précision, il répondait en termes vagues ou prétendait les avoir oubliés. De grandes idées sur la "Société", la Vie le tracassaient et finissaient par l'absorber tout entier, le courant du monde où il vivait, ce qui explique l'inadaptation progressive à son travail (il était dessinateur) qui l'avait obligé à changer fréquemment de maison dans les mois qui venaient de s'écouler. Il expliquait ces changements nombreux et successifs en allégant l'impossibilité pour lui de travailler avec un patron ou dans un système idéologique qu'il ne pouvait approuver.

Les échecs scolaires, la fatiguabilité, l'absence subite d'initiative chez un individu qui - kjusque là - semblait doué de moyens intellectuels normaux, et qui méritent parfois le nom de " paresse " et de manque d'attention, peuvent être les premières manifestations d'une psychose sous-jacente.

Ces symptômes apparaissent en même temps que s'affirme, en général, une profonde et étonnante indifférence affective qu'il faut se garder de prendre pour un authentique et sain détachement spirituel! Un tel individu est énigmatique, déconcertant et cette "impression "doit toujours être à l'origine de recherches plus poussées dans l'investigation psychologique du malade et d'une observation plus attentive des plus petits signes.

OBSERVATIONS. -

X, jeune fille de 20 ans étudiante est adressée au psychiatre par un directeur spirituel auquel elle s'était adressée. Elle disait vouloir entrer au couvent, seule solution pour échapper à la damnation qui la menaçait.

Au premier examen, elle se présente au médecin comme enfermée dans le dilemme angoissant : couvent ou suicide. L'interrogatoire révèle qu'elle a été en proie à une crise sévère de culpabilité, survenue à la suite d'un dur régime fait pour maigrir. Actuellement, une petite amélioration de son état lui a permis de recouvrer l'appétit et le sommeil, mais elle reste découragée, lasse et désabusée.

Elle s'est récemment taillaidé les doigts avec une paire de ciseaux, pour " souffrir".

Depuis trois ou quatre mois, elle a la conviction d'être damnée et, ne pouvant échapper à la damnation, elle fait tout ce qu'elle peut pour l'être davantage (intuition délirante): par exemple, elle manque intentionnellement le tram...

Il ne semble pas qu'il existe de culpabilité immédiatement sexuelle, mais elle est damnée parce qu'elle a fait une
bêtise et qu'elle a tout de même communié. Elle a souvent l'idée
de se suicider mais ne le fait pas et ne le ferait pas même si
elle était irrémédiablement damnée. Elle se croit possédée du
démon et n'est plus capable de poser un acte de volonté. Elle
sait bien qu'en changeant, elle ne serait plus damnée, mais elle
est incapable de "vouloir ". Elle a conscience qu'elle commet
un "péché contre l'esprit en disant qu'elle est damnée, mais
elle ne peut s'empêcher de le faire.

Après une légère amélioration due au traitement, survient - après un an - une rechute, mais avec critique. L'intuition délirante est - semble-t-il - remplacée par un doute absolu dans tous les domaines et une perpétuelle angoisse (structure obsessionnelle).

Chaque fois qu'elle reçoit des nouvelles de l'une de ses amies avec laquelle elle vivait jadis et dont la vie sexuel-le est très libre, elle est persuadée que c'est à cause d'elle que cette fille se perd....

Elle se trouve dans l'impossibilité d'écrire une lettre, de sortir si elle n'y est pas contrainte. Elle ne parle à per-

sonne si ce n'est à sa soeur (qui l'accompagne chez le médecin) à laquelle elle ne parlait jamais auparavant. Elle se
plaint de " sentir son cerveau ", comme si il y avait des
"bêtes qui couraient dans sa tête". Elle se demande ce que les
mots veulent dire, a l'impression qu'elle ne sait pas ce qu'elle
dit, que les mots ne " sonnent plus ".

Elle croit toujours que les gens la regardent et a peur de gêner les autres.

Elle éprouve un grand besoin d'être seule et de lire, surtout le soir, seule dans sa chambre, des livres de philo. Elle se plaint cependant de ne pas pouvoir fixer son attention, de n'être intéressée par rien. Les jours lui semblent ne plus compter, elle est remplie d'une immense lassitude et envie sa tante malade obligée de garder le lit. Quand elle est dans cet état d'abattement, il lui semble que le travail intellectuel lui fait du bien.

Son état lui permet cependant de donner des cours de culture générale dans une école ménagère.

L'anamnèse revèle un milieu familial perturbé: le père est navigant et n'est à la maison que 15 jours tous les trois mois. C'était pour elle un " mythe ", quelqu'un qui arrivait et repartait et chez lequel elle retrouve les mêmes traits de caractères que chez elle.

Elle a donc exclusivement été élevée par sa mère, sévère mais assez proche d'elle et à laquelle elle acache son inquiétude.

Dans ses antécédents personnels, on retrouve de petites crises de scrupules. Toute petite, elle avait demandé à sa mère si c'était un péché de regarder les fleurs, elle avait peur que sa soeur meurt à cause d'elle.

Ainsi, la première manifestation évidente du trouble profond de la personnalité chez cette étudiante est un désir de vie religieuse. L'observation montre qu'à partir de ce dernier

se découvre l'amorce d'une décompensation psychotique (mélancolie délirante systématisée ou schizophrénie) d'une structure obsessionnelle.

+ +

X... Jeune homme de 23 ans est admis dans une maison de probation afin de devenir frère convers.

Au bout de quelques semaines, on remarque chez lui une tendance à l'isolement dans son travail aussi bien que dans la communauté dont il fait partie. En outre, il se révèle incapable d'assurer longtemps une activité suivie ou régulière. Dans les conversations, il manifeste une sensibilité douloureuse discrète mais évidente même quand il n'est pas en cause, ce qui est à l'origine d'une certaine attitude rétractée. Il est d'une politesse exquise et distinguée qui ne permet pas le contact profond.

Devant cette inadaptation à la vie de communauté allant de pair avec la volonté affirmée d'y rester et de persister dans la vie religieuse, on l'adresse à un psychanalyste qui l'examine et demande un E.E.G. et une série de tests qui indique clairement un trouble grave (psychotique) de la personnalité ce qui confirme le diagnostic de l'analyste.

+ +

Il est évident que de tels cas, bien que cela paraisse difficilement concevable pour une attention avertie, ont pu et purent passer inaperçus et n'être découverts qu'après de nombreuses années alors que toute thérapeutique et toute solution acceptable sont devenues impossibles. C'est un insoluble problème de prétendre faire vivre une vie de communauté, nécessitant de continuelles adaptations à un malade qui a perdu tout contact avec le monde qui l'entoure et dont l'univers secret reste fermé à qui que ce soit! De tels individus ne peuvent être des religieux et leur exclusion, après investigation, s'impose.

CHAPITRE VII

VRAIE ET FAUSSE ATTITUDE RELIGIEUSE

Il semble que si l'on peut parler de vocation religieuse pathologique, c'est bien par référence à une vocation religieuse qui, elle, ne l'est pas. Il en va de même pour le sentiment d'amour, et par extension pour le mariage; les multitudes contrefaçons de l'amour et leurs conséquences (les mariages qui l'on pourrait appeler, par analogie avec notre sujet " des mariages pathologiques") n'entraînent en rien la négation du sentiment véritable et adulte, marque de l'épanouissement et de l'unité de la vie de l'homme. Au contraire, elles en font ressortir d'autant mieux la valeur et l'authenticité. En bien, nous croyons qu'il en est de même pour l'état de vie religieuse et partant pour la vocation religieuse.

Qu'il nous soit donc permis, pour conclure cette trop rapide et insuffisante étude, de dresser un parallèle entre <u>l'authentique</u> et <u>l'inauthentique</u> dans la vocation religieuse, sur les différents aperçus que nous en avons donnés dans les pages qui précèdent.

1/ - La culpabilité morbide et la culpabilité dans le péché :

On a souvent confondu la culpabilité morbide (langage des psychanalystes) et la culpabilité morale (langage des théologiens et, plus ou moins, des juristes). Ainsi, le terme même de culpabilité prête à confusion : employé dans un sens précis et depuis longtemps par la théologie et - aussi - par le sens commun; il l'a été dans un sens totalement différent - sans, toutefois, qu'il soit dénué de rapports avec lui - par la psychanalyse sous l'impulsion première de FREUD.

Sans vouloir, ici, faire une étude de ce mot dans ses différentes acceptions, nous voudrions essayer d'en définir

rapidement les deux sens et montrer comment, dans une perspective dynamique, ils ont entre eux de nécessaires rapports.

La " culpabilité morbide ou névrotique " est la persistance anormale chez l'adulte du sentiment de culpabilité infantile. Ce dernier prend naissance à partir du sentiment d'insécurité, réaction instinctive de l'enfant dont l'organisme à peine achevé et la personnalité non encore différenciée du milieu ambiant se trouve en contact avec un monde extérieur qui, tout à la fois, lui fera prendre conscience de son " moi" et le menacera sans cesse. Ce sentiment d'insécurité jalonne, en se modifiant, toutes les étapes de la vie de l'enfant, depuis la naissance (passage brutal d'une vie toute protégée, en symbiose avec l'organisme maternel, à une vie externe, autonome, exposér à tous les stimulis extérieurs) jusqu'à la phase de latence, en passant par les stades oral, anal et oedipien et particulièrement par les crises du sevráge. C'est assez dire par conséquent que ce sentiment va entrer pour beaucoup dans le discernement progressif chez l'enfant de ce qui est mangeable tout d'abord et de ce qui ne l'est pas, de ce qui lui concilie les faveurs de l'entourage ou de ce qui au contraire, le met en danger d'être contrecarré..., de ce qui, enfin est permis ou défendu, bien ou mal. Ceci, cette introjection des différentes interdictions ou approbations rencontrées chez les êtres ou dans les choses, ceci nous ramène à l'édification du Surmoi. C'est de lui que finalement va dépendre le sentiment de se savoir ou non en sécurité; c'est lui et le contrôle qu'il exerce sur l'individu qui feront que le sujet se sent ou ne se sent pas coupable. Dans une personnalité normale, les relations entre " surmoi" et " moi " vont s'assouplir et collaborer à l'édification d'une personnalité non plus soumise à un automatisme régulateur tyrannique et doué d'un pouvoir "magique" (mode de pensée de l'enfant et du primitif) mais se soumettant progressivement au principe de la réalité, permettant à une conscience " objective " de se libérer et, libre, de se soumettre à ce qu'elle reconnaît être le " bien " (notion de valeur). A cette extrémité, apparaît la notion de <u>culpabilité morale</u>, inséparable de la notion plus positive de <u>responsabilité</u>.

Dans une personnalité névrotique, au contraire, ce passage, cette maturité du sentiment de culpabilité qui devient conscience objective d'être coupable ne se fait pas. De ce fait, va persister dans le psychisme de l'individu, un sentiment infantile plus ou moins conscient, (dû à l'hypertrophie du "surmoi" ou à la faiblesse du moi ou à la mauvaise résolution d'une situation conflictuelle). Ainsi fixé, ce sentiment normal chez l'enfant, devient morbide chez l'adulte et signe d'une névrose sous-jacente. Il se reconnaît à plusieurs caractères qui lui sont propres:

- Alors que la culpabilité réelle est toujours la conséquence d'actes (au moins d'actes de la volonté, même si
 ceux-ci ne se manifestent pas extérieurement), la culpabilité morbide, elle, peut être la conséquence soit d'actes,
 soit de désirs refoulés. Quand elle est la conséquence d'actes peccamineux, il existe toujours entre le sentiment qui
 envahit la conscience et la faute qui eh est le point de
 départ une disproportion manifeste, sans rapport avec la
 bénignité ou la gravité de l'acte posé.
- La culpabilité réelle n'est pas accompagnée d'angoisse, bien que le souvenir de la faute puisse s'accompagner de réactions émotionnelles. Au contraire, la culpabilité névrotique l'est toujours; l'angoisse pouvant même apparaître isolée du sentiment de culpabilité.
- Enfin, alors que la culpabilité morale peut disparaître une fois la faute pardonnée ou après réparation, la culpabilité morbide n'est jamais apaisée par quelque réparation que ce soit.

Elle est inépuisable, constamment renouvelée. Elle peut procurer parfois une certaine jouissance secrète (érotisaetion) qui l'entretient.

Le Dr. BERGE en donne cette définition: "Le sentiment de culpabilité infantile (quelque soit l'âge de celui qui l'éprouve), est imprégné de pensée magique, plus ou moins érotisé, au surplus mêlé d'angoisse, de peur et d'un sentiment d'infériorité qui rappelle la situation éternelle de l'enfant en face de la grande personne (1)."

La culpabilité morale ne s'accompagne d'aucune de ces manifestations parasites, elle est selon POROT (Manuel de psychiatrie) le résultat "d'un fait réel, de la transgrassion d'une règle".

II/ - L'hystérique sous le regard d'autrui et le religieux sous le regard de Dieu.

S'il est vrai que l'inconsciente et subtile simulation hystérique peut extérieurement donner le change et apparaître comme une vocation véritable, au point que seul, parfois, le spécialiste saura la reconnaître à partir d'indices insigni - fiants pour le sens commun, s'il en est ainsi, quel est - sur le plan de la signification psychologique profonde et dans une perspective spirituelle - la signification objective de ces deux attitudes ?

La pseudo-personnalité de l'hystérique réside toute entière dans l'apparence, dans le paraître; elle n'existe qu'en fonction d'un regard posé sur lui :celui des autres et celui - toujours vigilant - de son "surmoi". Ce qui importe, c'est qu'il se persuade qu'il a une vocation, qui n'est en fait autre chose que le fruit de son désir inconscient. L'impossibilité où il est d'avoir une conscience relativement claire et objective de lui-même l'entraîne à rechercher dans un comportement inauthentique la valeur ou les valeurs qu'il convoite : par exemple, son seul souci ne sera pas de vivre une vertu, mais de plaquer sur lui le gain glorieux (mais névrotique ! ...) que lui confèrera l'apparence de la vertu... On voit ici l'attrait que peut représenter la vie religieuse

^{(1) -} BERGE - " Le coupable est-il un malade ou un pecheur". po. cit.

et ses trois voeux, dans ce qu'elle a "d'exceptionnel". (I)

Dans le deuxième cas, au contraire, celui du religieux authentique, ou, à tout le moins, non névrosé, la personnalité toute entière va se développer, non pas sous le regard d'autrui (qui interviendra cependant, mais à sa place et dans son rôlecéducatif) ou sous le sien propre (dont précisément il devra tendre à diminuer le rôle) mais sous le regard de DIEU. Or, Dieu, pourrait-on dire en langage psychanalytique, c'est "l'objectivité absolue". Ce regard personnalisant exigera donc, en même temps que totte croissance vraie dans l'être. la prise de conscience objective de soi, dans le détachement. Ce détachement vis à vis de son regard propre se manifestera par la soumission et l'acceptation à un jugement objectif que seule, pour un chrétien, l'EGLISE est en droit de porter, parce que, seule, elle a la possibilité d'affirmer l'authenticité du dialogue avec DIEU (qui se fait par son intermédiaire) et la vérité d'une vocation.

III/ L'obsédé en proie au cérémonial obsessionnel et le religieux vivant sa foi dans le rite liturgique.-

Nous avons signalé dans les pages précédentes la facilité avec laquelle on avait rapproché pour les comparer, le cérémonial liturgique et le cérémonial obsessionnel. L'évidence du rapprochement n'est que superficielle.

La signification négative du rite obsessionnel frappe d'emblée. C'est une suite d'actes hésités, répétés et sans valeur : leur intention, jamais atteinte, est d'isoler, d'annuler, d'atténuer un sens que l'on imagine avoir donné à l'acte précédent qu'il s'agit d'effacer. Tout est le signe ici, d'une volonté défaillante et pathologique. La formation réactionnelle n'a de valeur que dans le subjectivisme pathologique du monde intérieur de l'individu névrosé, s'efforçant de satisfaire aux exigences d'une puissance imaginaire par rapport

⁽I) "Le choix d'une vie religieuse est avant tout une conquête intérieure, indépendante en soi des bénéfices extérieurs dont la valeur ne saurait être qu'auxiliaire". Dr. NODET "Vie spirituelle" supplément N° 54.

à laquelle il se situe et dont la libération seule pourrait le faire passer au plan véritable et historique de la relation objectale.

Or, en face de cela, qu'est-ce donc que le rite liturgique ? Nous allons essayer rapidement de le dire.

Pas plus qu'il n'existe de sentiment humain véritable, de situation vitale et intérieure qui ne tendent à s'exprimer dans une manifestation d'autant plus vraie qu'elle dira mieux la réalité intérieure dont elle est le "témoin", pas davantage il n'existe dans le coeur de l'homme, une FOI véritable sans qu'elle cherche à s'extérioriser et à se vivre dans une LITURGIE commune à tous, car tous - précisément sont sensés vivre de la même FOI. Le rite liturgique, c'est alors l'expression la plus positive, la plus personnelle et, à la fois, la plus universelle de ce qu'il y a de plus profond en l'homme, mon seulement en lui mais dans le monde dont il fait partie. Parce qu'il est corps et âme indivisiblement, la liturgie le fait participer tout entier, corps et âme, à la vie de Dieu et à la vie des autres dans un mouvement universel, ayant même signification pour tous. Dans une TRADITION millénaire, les hommes revivent leur expérience la plus fondamentale, celle de Dieu.

Il est possible et même certain, qu'à la base d'un telmouvement, il y ait pour une part des forces libidinales. Mais, "l'absence de troubles sexuels -écrit le Dr. NODET - présument d'une évolution totalement adulte et d'un inconscient apaisé" et dans ces conditions là, une grande partie de l'énergie sublimée peut être mise au service de l'esprit dans un mouvement d'adoration et d'action de grâces qui seul caractérise l'homme quî se découvre enfin FILS de DIEU.

On ne sépare pas la foi de l'expression de la foi, pas plus qu'en fait, on ne peut séparer l'amour de l'expression de l'amour. Il en va de même de n'importe quelle opération de l'esprit. Ou alors, comment en aurions-nous connais-sance?

On peut, dès lors, entrevoir que l'expérience religieuse n'est pas réductible - non plus - à l'expérience so- y ciale (comme le voudraient certains auteurs). C'est la tension sociale vers l'autre qui n'est qu'un des aspects de la tension fondamentale de l'homme vers un Autre, Dieu, qui par son infinie perfection (celle dont l'homme ressent profondément le besoin et dont il a comme la nostalgie) l'amènera à la complétude de son être, rôle que ne peut jouer vis à vis de lui aucun de ses semblables.

IV/ Le pervers à la recherche d'une jouissance jamais assouvie et le religieux vivant l'amour dans l'oblation consciente.-

D'emblée, on peut affirmer que le pervers ne vit pas la chasteté; pourtant le comportement extérieur, risque, là encore, de masquer toute la différence des deux attitudes. Quel que soit le mode de perversion plus ou moins latente chez un sujet donné, on pourra toujours retrouver dans les profondeus de son psychisme le caractère morbide de ses désirs et sa perpétuelle insatisfaction. Les motivations profondes et inconscientes de son attitude révèleront une déviation de sa libido, un refus ou un mépris dusexe opposé, une peur angoissée de la vie instinctuelle. En outre, apparaîtra chez ce sujet (dans le cas du masochiste par exemple), l'impossibilité d'éprouver du plaisir ou de la joie dans certaines circonstances qui devraient les déclencher. Pas plus qu'il ne sait ni ne peut véritablement donner (car inconsciennent ses forces perverties utilisent toujours plus ou moins son activité et la gauchissent) un tel malade ne sait vraiment recevoir. Dans un autre langage, nous dirions qu'il est incapable "d'actions de grâces".

Une toute autre perspective s'ouvre sur le religieux. Si la conquête de la chasteté ne va pas sans difficultés (l'absence de celles-ci étant souvent signe d'un trouble sous-jacent), il n'en est pas moins vrai qu'elle aboutit, cette conquête, à un apaisement et à une sérénité de tout l'être qui

sont la marque du développement harmonieux de l'adulte. En dehors des crises qui l'éprouvent et la "consolident", l'apprentissage de la chasteté rend effectif le renoncement à soi sur le plan sexuel et, à un degré de plus, le don de soi. Renoncement et don, deux caractéristiques de l'adulte qui rendent possible la joie résultant de l'épanouissement de l'amour entrevu dans le futur... et déjà là, en espérance. La vie chaste du religieux ne peut plus avoir dès lors, qu'une signification toute positive : elle est le témoignage d'une préocquipation qui intéresse tout l'être, par conséquent dans une sphère qui n'est plus uniquement sexuelle, mais spirituelle, ce qui implique précisément l'acceptation et la réalisation harmonieuse du sexuel, fondement premier et biologique du spirituel qui, seul, confère à l'homme son sens véritable et entier.

V# La fuite du réel et la communion dans le vrai.-

L'attrait qu'exerce sur le psychotique la vie religieux, est souvent dû à ce que le monde religieux lui apparaît, plus ou moins consciemment, comme un monde protégé et protecteur, véritable refuge qui, tout en le dispensant du contact brutal avec la réalité, va lui fournir le calme et l'écran nécessaire pour reconstruire un univers intérieur parfaitement compatible avec sa sensibilité interne et profonde, jamais extériorisée que par un comportement de surface froid, sec et distingué.

Incapable qu'il est de vivre une synthèse de lui-même, d'intégrer en les personnalisant normalement les différents éléments de sa personnalité, de supporter avec une certaine souplesse les différents stimulis ou traumatismes d'une vie en société, d'entrer en contact avec le réel parce que, finalement, lui-même "n'est pas" ou plus exactement manque de la constistance nécessaire pour être lui-même et résister à l'intolérable empiètement du monde extérieur sur lui-même; le psychotique voit et construit dans le monde religieux, un univers

à sa taille dans lequel il va pouvoir se mouvoir à l'aise, mais sans plus d'existence objective que le sien propre.

Il ne tendra jamais - comme l'homme normal - à connaître l'autre tel qu'il est (ou du moins essayer de le faire);
il n'en connaîtra jamais que la reconstruction systématique
qu'il se fait de lui. Il est incapable de relation objectale véritable, de dialogue.

Bien au contraire, la vie de communauté exige, dans les limites du possible, un effort de communion dans la ou les mêmes réalités, qu'il s'agisse de réalités spirituelles ou autres. On communie dans la connaissance d'une même réalité. On communie avec un autre, en tant que différent de soi, non avec "soi-même", avec la projection de soi-mêmesur l'autre : dans les multiples aspects de la vie religieuse - rapports avec Dieu, vie de communauté, appstolat, etc.. - se retrouve cette exigence première du contact véritable avec ce qui est vrai. L'homme et le religieux, ne devient lui-même que dans ce contact, cet "engagement". Bans cela, et c'est ce qui arrive à des degrés différents chez le malade, la vie religieuse n'est qu'un jeu, une comédie inconsciente.. et le religieux qu'un pantin. Il n'est plus cette personne à la fois exigée et réalisée par la communauté même. Qu'il nous soit permis de citer à ce propos, une page du R.P. de Lubac.

"En l'Etre qui se suffit (Dieu), point d'égoïsme, mais l'échange d'un don parfait. Lointaine imitation de l'être, l'esprit créé n'en reproduit pas moins quelque chose de sa structure -ad imaginem fecit eum- et des yeux exercés savent y percevoir la marque de la Trinité créatrice. Point de personne isolée : chacune en son être même, reçoit de toutes et de son être même doit rendre à toutes.

"Quid tam tuum quam tu ? Sed quid tam non tuum quam tu, si alicujus est quod es ? (St Augustin). C'est comme un double système d'échange, un double mode de présence. A sa racine, on peut imaginer la personne comme un réseau de flèches

concentriques; en son épanouissement, s'il est permis d'exprimer son paradoxe intime en une formule paradoxale, on dira qu'elle est un centre centrifuge. On pourra bien dire aussi, par
conséquent, pour magnifier sa richesse intérieure et pour
manifester le caractère de fin que tout autre doit lui reconnaître, "qu'une personne, c'est un univers" (Maritain) mais il
sera nécessaire d'ajouter aussitôt que cet univers en suppose
d'autres avec lesquels il ne fait qu'un. Si par delà toutes
les sociétés visibles et mortelles, vous ne posez pas une
communauté mystique, celle-là éternelle, vous laissez les êtres
à leur solitude ou vous les anéantissez en les broyant : de
toutes façons, vous les tuez, car on meurt aussi par asphyxie".
(I).

Voilà ce que pense l'Eglise de la personne et de la communauté religieuse ; c'est déjà l'anticipation prophétique d'une telle vie, qui se rapproche d'autant plus de sa plénitude, que l'homme tend davantage à acquérir sa taille "d'adulte", à devenir capable de dialogue.

⁽I) P. de Lubac "Catholicisme" P. 258 - éd. du Cerf, Paris 1938.

Conclusion. -

Psychanalystes et psychiatres nous affirment et nous montrent que l'homme n'est "adulte" que dans la mesure où il est capable d'action et d'amour véritable, ce qui signifie que le développement psychique doit le faire passer du monde égotiste dont l'enfant est tout à la fois le centre et les limites (toutes choses étant senties comme faisant partie de lui) au monde réel, dans la reconnaissance objective des autres, où seulement, l'attitude d'oblativité, le "don" devient possible et à un degré de plus, le don de soi dans l'amour.

Or, nous sommes là au coeur même de l'EVANGILE: "Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime".

Si nous admettons donc que l'harmonieux développement des forces de l'instinct le plus naturel peut être la base la plus solide de la vie de l'esprit (qui en possède alors la maîtrise dans la sérénité et la liberté hors de laquelle il ne pourra rien "donner"), si nous admettons cela, les trois voeux de la vie religieuse, obéissance, pauvreté et chasteté, pourront nous apparaître comme la manière la plus parfaite de vivre ce don.

Le corollaire obligé de cette affirmation, c'est que pour la majorité de ceux qui veulent les vivre en toute vérité cela ne peut se faire qu'à un niveau de vie réellement "adulte". Dans le cas contraire, il faudrait reconnaître qu'il n'y aurait dans de tels voeux, qu'une mascarade... cachant mal sous le nom de "vertu" l'impossibilité pour des hommes de vivre une vie commune, réelle et personnelle.

La psychologie des profondeurs découvre chaque jour davantage, comment, dans un incessant échange, le "je", reconnaissant le "toi", puis le "nous", se développe, se forme, prend son unique personnalité. Né de la rencontre de deux personnes dans l'amour (idéalement), à son tour il ne devient "personne" qu'à travers un jeu complexe d'actions et de réac-

tions, d'identification et d'agression en face du monde extérieur et des réalités différentes de lui que sont les autres.
C'est du lent et fragile cheminement dialectique de ce processus, depuis la découverte du sein maternel... jusqu'à celle de
l'autre différent de soi, mais saisissable dans une relation
d'amour, en passant par les phases successives d'identification
et d'individuation, que va résulter -ou non- l'achèvement progressif de l'homme.

Ce qui caractérise donc l'homme "mûr", c'est -pourrait-on dire- cette <u>attente</u>, cette qûête incessante et comme
instinctive de l'autre et c'est dans cette relation structurante qu'il devient de plus en plus lui-même. Et plus l'autre,
par conséquent, est véritablement lui-même, plus je deviendrai
réellement moi-même. Alors, devenu "autonome", en face des autres, c'est à dire "personne" comme eux et non dépendant
d'eux, je serai susceptible, à mon tour, d'agir, d'aimer, de
croître aussi vers ma fin suprême (sans l'existence de laquelle tout devient absurde et dépouillé de sens) dans cet
échange de plus en plus parfait.

S'il en est ainsi, plus l'objet de mon amour sera parfait, plus parfaite sera la réalisation de moi-même. L'objet de cet amour, pour nous chrétiens, c'est DIEU tout entier révélé dans son Fils, le Verbe fait homme : le CHRIST.

Cette croissance, qui, à partir des bases les plus biologiques, s'épanouit et s'achève -sans les nier- dans l'or-dre surnaturel, ne devient alors possible, qu'avec la Grâcede Dieu et pourvu que l'homme y consente et n'y mette pas d'obstacle.

Le religieux authentique, c'est l'homme - appelé par vocation à une vie communautaire, à une vie d'Eglise - pris (et comme surpris) dans le mouvement et dans l'attente de sa réalisation la plus vraie, de son achèvement.

+ -

De cet essai de confrontation entre le psychisme pathologique mimant le spirituel et le psychisme sain s'épanouissant dans le spirituel, il conviendrait de tirer des conclusions pratiques :

-De même que le maître des novices doit tenir très grand compte des données psychologiques sous-jacentes à toute vocation et être exercé à en soupçonner les ressorts pathologiques, de même le psychiatre et l'analyste doivent être ouverts à la réalité de la vie spirituelle dont les lois et l'étendue échappent à leurs investigations.

C'est être adulte, nous l'avons vu, que de renoncer à saisir d'une manière exhaustive, la vie de l'homme qui nous échappe toujours par quelqu'un de ses aspects. Et, quelles que soient les opinions philosophiques ou religieuses du médecin, comment ne pas lui demander d'avoir ce qu'il attend lui-même de son malade, jugement et humilité, pour ne pas prétendre par sa seule méthode, rendre compte des manifestations de tout l'homme. D'abord, donc, c'est la reconnaissance de la vie spirituelle en tant que réalité, en tantque phénomène, qui est demandée au médecin pour examiner et analyser un religieux.

-D'autre part, il ne semble pas qu'il soit nécessaire ou même souhaitable, sur le plan de la technique, que directeur spirituel et médecin se confondent dans le même homme. Si le prêtre est appelé le "médecin des âmes," il convient de ne pas oublier qu'il ne s'agit là que d'une analogie et de rappeler qu'à cause de sa fonction même, les relations qui s'établissent entre directeur et dirigé sont bien différentes (et parfois inconciliables) de celles qui existent entre médecin et patient.

Pour le directeur spirituel, ouverture compinéhensive et large à la science du médecin, pour le médecin reconnais-sance de valeurs qui échappent à son investigation, telles sont les dispositions les meilleures, semble-t-il, pour parvenir

à des attitudes objectives et efficaces dans les cas épineux de vocation douteuse. Chacun dans son domaine, médecin et directeur collaborent à la lente découverte du sujet par lui-même, l'authentique vision de soi et du monde chassant l'illusion trompeuse et pathologique. Dans le sens de cette ouverture réciproque, s'établissent actuellement des groupes d'études réunissant médecins et prêtres. Chaque directeur spirituel à travers ses propres difficultés de direction, apprend à reconnaître des éléments qui ne trouveront leurs solutions adaptées qu'entre les mains du médecin.

-:-:-:-:-

BIBLIOGRAPHIE

- RBEY L. (Abbé). Vie adulte et vie religieuse. Convergences, Spes édit. Paris 1958.
- Les méthodes scientifiques d'étude de la conscience RUK H. morale en psychologie et en psychopathologie individuelle et sociale. -Convergences, Spes édit. Paris 1951.
- EIRNAERT L. (SJ) Pratique de la direction et psychanalyse. In "Etudes carmélitaines": Direction spirituelle et psychologie. Desclée de Brouwer, Paris 1951.

 - Discernement et psychisme. -In "Christus" 15, rue
 Monsieur, Paris N° IV 1954.

- Illusion et vérité dans le renoncement. In "Christus" No IX 1956.
- L'expérience fondamentale d'Ignace de Loyola et l'expérience psychanalytique. -La psychanalyse Nº 3, Presses Universitaires de France, Paris 1957.
- Examen de la motivation. -In "La vie spirituelle, ENKO A. supplément Nº 29. 1954 Cerf édit., Paris.
- Le sentiment de culpabilité chez l'enfant. -Con-ERGE A. vergences Spes édit., Paris 1951.
- [OT R. et GALIMARD P. Guide médical des vocations sacerdotales et religieuses. -Spes édit., Paris 1951.
- Transvaluation de la Psychanalyse. -Albin Michel, AIM W. Paris 1956.
- La méthode psychanalytique et la doctrine freudien-ALBIEZ R. ne. -Desclée de Brouwer, Paris 1936.
- La schizophrénie. Encyclopédie méd. chir. "Psychiatrie ". Le normal et le pathologique. -YH. Convergences, Spes édit., Paris 1952.
- AVEZ-BOUTONIER. - Comment Dieu nous parle. Le point de vue du psychiatre. -In "Vie spirituelle-supplément" N°2 Cerf édit., 1947.

 L'affectivité de l'adulte : de l'adolescence
 - à la maturité. Convergences, Spes édit., Paris 1958.
- ENICHEL O. - La théorie psychanalytique des névroses. -Presses univ. de France, Paris 1953.
- REUD S. - Cinq leçons sur la psychanalyse. -Payot, Paris
 - Essais de psychanalyse. Payot, Paris 1929. - Introduction à la psychanalyse. - Payot, Paris 1929.

- La psychopathologie de la vie quotidienne. Payot, Paris 1926.
- La science des rêves. Alcan, Paris 1926.

- Totem et tabou. -Payot, Paris, 1932.

- Trois essais sur la théorie de la sexualité. Gallimard, Paris 1929.
- GERAUD G . (Abbé).-Contre-indications médicales à l'orientation vers le clergé. Vitte, édit., Paris 1944.
- GILBY Th. Genèse de la culpabilité. -In "Vie spirituellesupplément" N°12 Cerf, édit., Paris.
- GRATTON H. Essai de psychologie pastorale sur le scrupule. In "Vie spirituelle supplément" N° 48 Cerf, édit., 1959.

- Les scrupuleux. -N° 48 1959

- Incompatibilités psychologiques avec le sacerdoce. N° 49 "Vie spirituelle supplément" éd. du Cerf, Paris 1959.
- GUYOTAT J. Les mécanismes intellectuels chez l'adulte. -Convergences, éd. Spes. Paris 1958.
- HESNARD A. L'univers morbide de la faute. -1949.
 - Psychanalyse du lieu inter-humain. 1957. Presses univ. de France, édit., Paris.
 - Manuel de sexológie. 1951, Payot Paris.
- JAMES W. L'expérience religieuse. -Alcan, Paris 1931.
- JANET P. De l'angoisse à l'extase. Alcan, Paris 1926 1928.
 - Etat mental des hystériques. Alcan, Paris 1931.
- JUNG C.G. L'inconscient dans la vie psychique normale et anormale. Payot. Paris 1928.
- KRETSCHMER. La structure du corps et le caractère. Psychologie médicale. Douin, Paris 1956.
- LATIL J. La personne devant la vocation religieuse.éd. du "Carmel" Tarascon 1956.
 - Thérapeutique analytique et personne chrétienne. In "Vie spirituelle supplément "N° 27 Cerf., Paris 1953.
- LUBAC H. de (SJ) Catholicisme. Cerf, édit., 1938.
- MASURE E. (Chanoine) Le problème social de la culpabilité et le sentiment religieux, esquisse des rapports entre biologie et théologie. -Convergences, Spes, édit., 1951
- MOUNIER E. Traité de caractère. éd. du Seuil 1946.

- NODET Ch. H.
- Psychanalyse et spiritualité : vie affective infantile et vie morale adulte, notions analogues. 1949.
- Considérations psychanalytiques à propos des attraits névrotiques pour la vocation religieuse. 1951 éd. du Cerf. Paris.
- Ce qu'une psychologie en profondeur peut apporter au directeur de conscience. -In Etudes carmélitaines : Direction spirituelle et psychologie. Desclée de Brouwer, édit., Paris 1951.
- La névrose en tant qu'obstacle à la vie religieuse et en tant que conséquence de l'inhibition religieuse. - In "Praxis" (revue suisse de médecine) 12 août 1954.
- Psychiatrie et vie religieuse. Encyclopédie médicochirurgicale, "Socio-Psychiatrie" 37750 A 10. 1955.
- De la pratiqué à la théorie psychanalytique. -1950 NACHT S. - La psychanalyse aujourd'hui. - 1956. Presses Univ. de France, Paris.
- ORAISON M. - Niveau psychologique nécessaire à l'engagement dans une vocation. -Recherches et débats, Janv. 1953, 109 - 126.
- PLE A. (RP) - A propos du discernement des vocations. Nº 29 Mai 1954.
 - La vertu de chasteté. Nº 36 Février 1956.
 - L'acte moral et la "pseudo-morale de l'inconscient.-Nº 40 1957. "Vie spirituelle - supplément" éd. du Cerf. Paris.
- PLE A. ROUSSET S. -PARROT. BEIRNAERT L. Maturité affective et vie sacerdotale. - "Vie spirituelle - supplément "Nº 46 ed. du Cerf, Paris 1958.
- SECHEHAYE M.A. -Journal d'une schizophrène; - 1950
 - Psychothérapie des schizophrènes. 1954
- Presse Univ. de France, Paris. SINETY R. de (SJ). - Psychopathologie et direction. - Beauchesne, édit. Paris 1934.
- STERN K. La troisième révolution. éd. du Seuil 1955.
- STOCKER A. -De la psychanalyse à la psychosynthèse. - Beauchesne.
- éd., Paris 1957.
 TROISFONTAINES R. (SJ). A propos de la vocation sacerdotale. Nouvelle revue théologique, Juillet - Août 1954.
- WHITE V. La culpabilité en théologie et en psychologie. In "Vie spirituelle "Supplément".
 - N.B. Cette bibliographie ne prétend pas être exhaustive. Elle rend compte des ouvrages consultés.

TABLE DES MATIERES

Chan	Т		Vocation religieuse Rôle du médecin.n-
OTTC: D.			Névrose et personnalité
Chap.	2	5-4	Rappel de la théorie des névroses p. 22
Chap.	3	-	Hystérie et vocation religieuse p. 34
Chap.	4	***	Névrose obsessionnelle et vocation religieuse
Chap.	5	2003	Perversions et vocation religieuse p. 66
Chap.	6		Psychose et vocation religieuse p. 83
Chap.	7	2009	Vraie et fausse attitude religieuse p. 93
Conclu	sio:	n-	p. 103
Biblio.	ø r a	nhi.	e

SERMENT D'HIPPOCRATE

En présence des Maîtres de cette Faculté, de mes chers condisciples, devant l'effigie d'Hippocrate,

Je promets et je jure, au nom de l'Etre Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine.

Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail, je ne participerai à aucun partage clandestin d'honorai-res.

Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les moeurs ni à favoriser le crime.

Je ne permettrai pas que des considérations de religion, de nation, de race, de parti ou de classe sociale viennent s'interposer entre mon devoir et mon patient.

Je garderai le respect absolu de la vie humaine dès la conception.

Même sous la menace, je n'admettrai pas de faire usage de mes connaissances médicales contre les lois de l'humanité.

Respe ctueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leur père.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses.

Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes Confrères si j'y manque.

-=-=-***-=-=-

